# COMPTE RENDU DES SÉANCES
## DU GROUPE STRASBOURGEOIS DES ÉTUDES LATINES

### I.

### SÉANCE DU 16 AVRIL 2005

PRÉSIDENTE : M^me^ Martine Chassignet

La première séance de l'an 2005 du Groupe strasbourgeois des études latines a été consacrée à une conférence faite par Mademoiselle E. Bedon, Attachée Temporaire d'Enseignement et de Recherche à l'Université Marc-Bloch, Institut de Latin Beatus Rhenanus, sur le sujet suivant : « Barbarie et perfidie : l'exemple des Hispaniques chez Tite-Live ».

Étaient présents : M^mes^ Chassignet, Chevallier, Le Feuvre et Nagues ; MM. Chapot, Freyburger, Girard, Hentz, Hirstein, Jaby et Lehmann, ainsi que de nombreux étudiants.

Étaient excusés : M^mes^ Bertrand-dagenbach, Lehmann, Notter, Pfaff et Schneider ; M Heim.

Voici le résumé de cette conférence :

« Dans le cadre d'une recherche sur l'image de l'Hispanie et des Hispaniques chez Tite-Live, je me suis efforcée de déterminer les correspondances et les divergences entre la vision des peuples d'Hispanie chez cet auteur et le portrait classique du barbare dans la littérature gréco-romaine, à travers l'étude de notions centrales comme le désordre, l'incapacité à s'unir, la loyauté fluctuante (*fluxa fides*) et l'humeur inconstante (*mobilitas animi*). Le présent travail se propose de donner un aperçu sur les résultats auxquels je crois être ainsi parvenue, grâce à la présentation synthétique de l'une de ces études, portant sur la *fluxa fides* des Hispaniques.

La littérature antique gréco-romaine a pour habitude d'opposer la *fides* des peuples civilisés à la déloyauté et à la perfidie des barbares. Tite-Live s'inscrit tout à fait dans cette tradition, ce qui est notamment sensible dans les réflexions qu'il prête à Hasdrubal en 211, au moment où ce dernier s'apprête à affronter Cn. Scipion, dont les forces sont constituées pour l'essentiel de mercenaires celtibères récemment recrutés (Tite-Live, 25, 33, 1-3).

La perfidie des peuples hispaniques est liée par Tite-Live à leur appartenance au monde barbare, où l'on a coutume selon lui de faire passer ses intérêts immédiats avant ses engagements envers ses alliés ou ses supérieurs. Il considère donc que leur opportunisme motive la plupart des trahisons hispaniques, sans négliger pour autant le rôle qu'ont pu jouer parfois également leur attachement à la terre natale et la présence simultanée d'Hispaniques dans les armées romaines et carthaginoises.

L'explication des défections hispaniques par la perfidie et la *mobilitas animi* de ces peuples trouve d'autant plus de crédit auprès de Tite-Live, déjà enclin à interpréter en ces termes le comportement des barbares, que les Hispaniques contri-

buent à conforter cette idée en multipliant les soulèvements et en violant les traités à peine conclus.

Cependant, si nous reprenons tous les exemples, le lien étroit que nous constatons entre le soulèvement hispanique et l'éloignement — ou le simple bruit de l'éloignement — du général auxquels ils ont juré fidélité incite à reconsidérer la question sous un autre angle : si les Hispaniques traitaient avec une telle désinvolture les accords qu'ils avaient contractés avec tel ou tel général, une fois celui-ci parti, n'était-ce pas parce qu'ils considéraient ne s'être engagés qu'envers ce général, si bien que leur serment perdait toute valeur à son départ ou à sa mort ? Plutôt que d'un manque de *fides*, il pourrait donc s'agir d'un malentendu entre deux civilisations dont la conception des accords diplomatiques diffère grandement.

La fidélité personnelle pouvait prendre chez les Hispaniques une forme extrême, que les chercheurs modernes ont appelée la *deuotio iberica*, lien par lequel des soldats s'engageaient à sauver la vie de celui auquel ils se vouaient, et s'ils y échouaient, à le rejoindre dans la mort. Mais c'est par d'autres auteurs que nous connaissons la *deuotio iberica* : on peut repérer deux épisodes chez Tite-Live qui font peut-être référence à cet usage, mais il ne se livre alors à aucun commentaire qui montrerait qu'il l'a identifié comme tel.

Cette étude de la *fides* débouche donc sur le paradoxe d'une Hispanie où l'on observe, d'une part, de fréquentes défections qui accréditent le jugement de Tite-Live sur la *fluxa fides* de ces peuples, mais où il existe, d'autre part, une tradition, la *deuotio iberica*, qui repose sur une *fides* poussée à l'extrême. En outre, l'exemple célèbre de la *fides socialis* de Sagonte pourrait être de nature, à lui seul, à contrebalancer l'effet désastreux des nombreux cas de défections hispaniques évoquées par Tite-Live : comment l'historien n'a-t-il pas perçu de contradiction entre le tableau qu'il dresse tout au long de son œuvre des Hispaniques comme de barbares ayant une tendance naturelle à trahir, et son récit du siège de Sagonte, où des Hispaniques se distinguent par une *fides* sans failles envers leurs alliés romains ?

C'est que cette contradiction devait être beaucoup moins flagrante à ses yeux qu'aux nôtres, dans la mesure où Sagonte occupe un statut complètement à part parmi les cités d'Hispanie : bien qu'ils fassent partie du monde hispanique, les Sagontins sont dépeints en des termes qui les éloignent du portrait classique du barbare, à tel point qu'on voit en eux des représentants d'une civilisation parvenue à un haut degré de développement, bien plus proche de la culture gréco-latine que des autres habitants de la péninsule.

Il n'est pas aisé de tirer des conclusions de l'examen auquel nous venons de procéder sur la *fides* des Hispaniques à travers le témoignage des textes antiques, puisque nous avons conservé la trace de nombreuses trahisons de leur part, mais que nous lisons par ailleurs des récits qui attestent la capacité des Hispaniques, dans certaines conditions, à préférer la mort à la déloyauté. L'impression qui domine chez Tite-Live est cependant celle de la *fluxa fides* des peuples de la péninsule ibérique, car il rapporte à leur propos beaucoup plus d'exemples de défections ou de trahisons que de cas de fidélité à leurs engagements. En outre, il ne semble pas avoir compris l'importance du lien personnel aux yeux des Hispaniques dans les accords conclus avec les Romains. En mettant ainsi l'accent sur la perfidie des peuples de la péninsule, Tite-Live dresse d'eux un portrait parfaitement conforme aux préjugés romains sur la nature des barbares. Mais il ne va pas jusqu'à les décrire comme radicalement incapables de *fides*, car il les montre parfois capables de loyauté envers leurs chefs, envers les membres de leur famille, ou bien envers les peuples voisins. » (Estelle Bedon).

M^me^ Chassignet, présidente de séance, remercie la conférencière de sa présentation claire et riche qui montre que Tite-Live est un auteur qui n'est jamais épuisé. M. Lehmann la félicite de sa prestation convaincante. M. Hirstein demande des précisions sur la notion de l'État chez les peuples barbares.

## II.

## SÉANCE DU 30 AVRIL 2005

La deuxième séance de l'année a eu lieu à Staufen en Allemagne. Elle a donné lieu à la rencontre annuelle des antiquisants de l'Université Marc-Bloch de Strasbourg avec leurs homologues allemands de l'Albert-Ludwigs-Universität de Freiburg-im-Breisgau.

Les délégations allemande et française étaient conduites d'un côté par M. le Professeur B. Zimmerman et M^me^ le Professeur T. Fuhrer et de l'autre par M. le Professeur G. Freyburger.

Les étudiants strasbourgeois ont traité un auteur latin et un auteur grec. M^lles^ Marie Gerber et Leslie Ulryck ont analysé le sentiment anti-militaire qu'exprime Tibulle à travers le souvenir de l'âge d'or (I, 10, 1-32). Le poète évoque de manière allusive la vie simple et aisée des premiers hommes et le cœur de fer de ses contemporains. M. Fabien Mougeot a examiné la comparaison établie par Dion Chrysostome entre Homère et Socrate (55, 7-9). Il a notamment attiré l'attention sur la lecture allégorique d'Homère, qui valait au poète épique une réputation de philosophe presque à l'égal de celle de Socrate.

## III.

## SÉANCE DU 19 MAI 2005

### PRÉSIDENT : M. Yves Lehmann

La troisième séance a été consacrée à une conférence faite par Madame E. Karagiannis, maître de conférences de littérature française à l'Université Marc Bloch, sur le sujet suivant : « Modernité de l'antique : 'L'Hymne de Mercure' de Pierre de Ronsard (1585) ».

Étaient présents : M^mes^ Le Feuvre et Lehmann ; MM. Freyburger, Girard, Hirstein, Lehmann, Richard et Werly, ainsi que de nombreux étudiants.

Étaient excusés : M^mes^ Bertrand-dagenbach, Chassignet et Lehmann ; M. Chapot.

Voici le résumé de cette conférence :

« Au temps de la Pléiade, la diversité des pièces qui reçoivent le nom d'hymne et leurs modalités essentielles sont mieux connues du public français. Grâce à Ronsard, elles jouissent d'un immense prestige : d'un bout à l'autre de sa carrière, il compose des hymnes en français et en vers, sacrés et profanes, fondés sur la libre imitation des modèles antiques réinterprétés à la lumière de l'actualité. L' « Hymne de Mercure », écrit au soir de sa vie, en pleines guerres de Religion, constitue un véritable testament poétique et politique, personnel et philosophique, un salut à

tous les « enfants » du dieu du *logos*, depuis Homère, alors considéré comme l'auteur de l'*Hymne Homérique à Hermès*, jusqu'à Marulle et à ses amis de la Pléiade, ainsi qu'à tous les lecteurs, présents et à venir.

Dans ce long poème ordonné par une *dispositio* alliant rigueur et souplesse et régi par les principes de *copia*, *uarietas* et *animatio*, Ronsard n'hésite pas à se détacher de la régularité strophique du modèle antique. Le dieu toujours jeune, figure de l'énergie, est évoqué puis invoqué sous toutes ses formes, à l'exception de celle, christique, qui lui est attribuée par Budé : passant du récit avec des interpellations au style direct aux commentaires et aux sentences, du burlesque au prophétique, de la tendresse au réalisme et à l'ironie, Ronsard le montre tour à tour sous les multiples aspects que lui prêtent la mythologie grecque et latine, en dieu planétaire, voire en principe alchimique. Il orne de motifs nouveaux, réalistes, un canevas mythique d'« arguments » connus. Aux « enfances Mercure » succèdent « les métiers de Mercure », l'évocation de la puissance et de la présence, bienfaisante ou malfaisante du dieu dans la société civile. Le chanter, c'est chanter l'homme et son ambivalence. D'autre part, savoir manier le *logos* constitue une entreprise de salut public et permet d'économiser bien des vies humaines. Telle est l'ample stature que Ronsard donne à un Mercure qui, selon une morale nouvelle, fédère le bien et le mal au profit de la fécondité. Amalgamant la boue du monde contemporain, le poète-philosophe en tire de l'or. Comme Mercure, l'hymne s'adapte à tout, domine les caprices de la Fortune et l'apparente anarchie de la société humaine. » (Edith Karagiannis)

M. Lehmann, président de séance, félicite la conférencière de sa présentation précise et vivante. Il la remercie d'avoir si bien dégagé la structure rhétorique du poème et souligné sa portée philosophique. M. Freyburger demande des précisions sur les imitations pratiquées par Ronsard, notamment celle de Marulle. M. Hirstein pose la question de savoir à quel point la structure de cet hymne relève de celle d'une prière.

## IV.

## SÉANCE DU 23 NOVEMBRE 2005

### PRÉSIDENTE : M^me^ Martine Chassignet

La quatrième séance a été consacrée à une conférence faite par Monsieur V. Zarini, professeur de littérature latine à l'Université Paris IV - Sorbonne, sur le sujet suivant : « Paysage romain et paysage chrétien : Ausone et Fortunat, chantres de la Moselle ».

Étaient présents : M^mes^ Arbo, Chassignet, Chevallier et Pavis d'escurac ; MM. Chapot, Freyburger, Girard, Goeken, Heim, Hentz, Hirstein et Lehmann, ainsi que de nombreux étudiants.

Étaient excusés : M^mes^ Beck-chauvard, Bertrand-dagenbach, Lehmann et Schneider ; MM. Jaby, Pernot et Schrenck.

Voici le résumé de cette conférence :

« Le texte de cette conférence devant paraître prochainement, dans les Mélanges à la mémoire de Ch.-M. Ternes, actuellement en cours d'élaboration à Limoges, on n'en donnera ici qu'un bref résumé.

Les réflexions présentées ce jour consistent en un examen comparatif, autour du problème du rapport entre nature et culture, des paysages mosellans chez Ausone (*Moselle*, début des années 370) et chez Fortunat (surtout dans les *Carm.* 3, 12 et 13 et 10, 9, datés des années 560-580).

Après un survol critique de la bibliographie existante, c'est d'abord Ausone qui est examiné. On ne trouve chez lui aucune nostalgie d'une nature primitive au sens fort ; la *Moselle* entend surtout dénoncer le viol de la nature et de ses frontières par l'homme, en un dialogue privilégié et contrastif avec le Stace des *Silves* 1, 3 et 2, 2. Ausone présente un paysage naturellement civilisé, si l'on peut lui reprendre cet oxymore, où l'homme est présent mais doit rester discret, pour ne pas troubler la contemplation poétique.

Chez Fortunat, la nature, parfois menaçante, est surtout l'œuvre de Dieu confiée au labeur des hommes. La Moselle peut être dangereuse, et ses rives inquiétantes ; mais l'homme a dompté la nature et l'a rendue fertile. Cela correspond à une volonté de louer les destinataires de ces poèmes mosellans, évêques ou souverains, mais aussi à l'idée chrétienne que l'homme continue par son travail la création divine. La vigne, quant à elle, n'est plus ici seulement un signe de romanisation, comme c'était le cas chez Ausone. Elle se prête à une lecture symbolique qui, à travers des images ou des couleurs, associe le paysage mosellan à la Passion rédemptrice. Ce symbolisme, au VI^e^ siècle, n'avait rien que de très 'naturel', dans l'écriture poétique comme dans les arts figurés. » (Vincent ZARINI)

M^me^ CHASSIGNET, présidente de séance, dit à quel point elle a été séduite par le voyage dans le temps et l'espace (un espace non lointain) et par la lecture parallèle proposés par le conférencier. M. HEIM loue la présentation de Fortunat, qui souligne les débuts d'une renaissance de la culture. M. CHAPOT souhaite des précisions sur la place qu'occupent les poèmes de Fortunat par rapport aux discussions d'Ausone et de Paulin de Nole sur le rôle de la poésie. M. HIRSTEIN cherche à savoir l'étendue de l'influence de Virgile sur le thème du labeur chez Fortunat.

James HIRSTEIN.